Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

237 | Janvier-Mars 2007

Afrique de l'Est : dynamiques urbaines

De BOECK Filip & PLISSART Marie-Françoise, *Kinshasa, Récits de la ville invisible*

Musée royal de l'Afrique centrale : Tervuren, 2005, 285 p.

Bernard Calas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/1143>

DOI : 10.4000/com.1143

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 153-155

ISBN : 978-2-86781-422-8

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Bernard Calas, « De BOECK Filip & PLISSART Marie-Françoise, *Kinshasa, Récits de la ville invisible* », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 237 | Janvier-Mars 2007, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/com/1143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.1143>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Tous droits réservés

De BOECK Filip & PLISSART Marie-Françoise, *Kinshasa, Récits de la ville invisible*

Musée royal de l'Afrique centrale : Tervuren, 2005, 285 p.

Bernard Calas

- 1 Passionnante est la lecture de ce magnifique ouvrage, traduction du travail d'accompagnement d'une exposition lauréate du prestigieux Lion d'Or de la biennale d'architecture de Venise de 2004 : passionnante, en ce qu'elle donne les clés d'une lecture inédite parce que postmoderne de Kinshasa et, au-delà, des très grandes villes d'Afrique subsaharienne ; passionnante car la lecture en est palpitante, vivante quoique parfois ardue, vivifiante quoique bien souvent terrifiante.
- 2 Pour le géographe, le point de départ de cette enquête anthropologique nourrie de récits et de photographies est énoncé en p. 233 : « En dépit du fait qu'une analyse des différents sites physiques à travers lesquels la ville existe et s'invente nous aide à mieux comprendre la manière spécifique dont la matérialité de l'infrastructure engendre des types particuliers de relations urbaines, j'aimerais émettre l'opinion que finalement, dans une ville comme Kinshasa, ce n'est pas du moins pas en premier lieu l'infrastructure matérielle de la forme construite qui fait de la ville une ville. En un sens, la ville existe au-delà de son architecture ». La crise urbaine fait de la ville un simple abri... un conglomérat hétéroclite de formes urbaines tronquées, de fragments, de souvenirs d'ailleurs citadins, matériels et mentaux. « Ce dont on a besoin pour fonctionner comme garage ce n'est pas un bâtiment qui porte ce nom mais plutôt son idée même » (p. 235). De la même manière, « dans la postcolonie, des catégories comme le centre et la périphérie et l'éventail des qualités qui se rattachent à ces termes sont souvent devenues elles-mêmes plutôt des états d'esprit que des aspects objectifs de l'espace » (p. 41). C'est pourquoi, tournant le dos à la matérialité, l'observateur oriente le regard vers la ville invisible, en partant de l'idée puisée en partie chez Derrida, qu'elle est constitutive de la géographie urbaine globale. En effet, « une des questions principales... du livre [réside] qu'arrive-t-il si la nature profonde de l'imaginaire, en

tant que champ de pratiques sociales,... en vient à être désorganisé et à perdre... sa force d'enracinement et sa capacité à produire de la continuité sociale ? L'imaginaire est la dimension de l'invisible mais que se passe-t-il si cet invisible devient le visible, ou bien le contrôle et le met dehors ?... Que se passe-t-il si l'imaginaire cesse d'être l'irréel pour devenir... l'indiscernable, dans l'incapacité de faire la distinction entre réel et irréel ?» (p. 157)

- 3 Le livre démontre que la crise urbaine – dont la sémiologie irrigue constamment l'enquête sans qu'un chapitre spécifique y soit consacré – désorganise à ce point la vie que la mort, comme double de la vie, appartient désormais au domaine de l'imaginaire... qui opère la confusion entre la vie et la mort. En effet, la notion de miroir et de reflet est au point liminal de l'analyse puisque l'hypothèse centrale de Ph. de Boeck est que la qualité du jeu de reflet entre les morts et les vivants s'est à ce point altérée qu'il est devenu difficile de distinguer le vrai du faux. Le faux et le faire semblant ont eu raison de la réalité. Aussi le répertoire d'images de Kin ne souffre-t-il pas d'un manque mais d'un excès de chevauchement entre signifiant et signifié. D'où la « zombification » du monde pour reprendre le mot d'A. Mbembe. Aussi, pour beaucoup de Kinois, la (sur)vie se situe-t-elle dans l'intervalle où Satan règne pleinement : « l'intermède apocalyptique » est pleinement urbain. L'interstice entre l'âge d'or du passé et les nouvelles Jérusalem est le royaume de Satan, du mensonge, des morts vivants et des vivants en sursis (la pandémie Sida est passée par là). L'idée d'une mondialisation du Mal, idée propagée par le fondamentalisme chrétien est devenue un thème populaire et constitue la seule forme de mondialisation à laquelle les Congolais peuvent prétendre participer. La crise sociétale au Congo tourne donc autour du combat pour rétablir le contrôle sur un imaginaire de plus en plus débordant et pour réaffirmer le positionnement du double, en particulier celui de la mort face à la vie. *La recherche du temps perdu* fonde une quête mystique effrénée qui se manifeste dans le foisonnement des Églises dont les géographies sont tendues entre les deux pôles : d'une part de la réaction communautariste et nostalgique incarnée par les églises qui prônent le choix de l'ermite et d'autre part de la projection futuriste incarnée par les communautés pentecôtistes.
- 4 L'économie générale de la démonstration repose d'abord sur la force du lien entre l'image et le texte, traduction explicite de la perméabilité réciproque du visible et de l'invisible kinois. La série des portraits d'enfants-sorciers accompagnés de leur histoire reste un moment fort de cette lecture. L'extraordinaire efficacité de la démonstration repose ensuite sur l'alternance, l'entrecroisement et la mise en résonance de trois types de narrations complémentaires. Trois récits des villes invisibles (l'histoire d'une conversion, l'histoire d'un enfant de la rue et l'histoire d'une trafiquante de diamants) enserrant et s'intercalent entre les deux temps forts de la restitution de l'anthropologie de terrain que sont d'une part la plongée dans « l'au-delà du tombeau » en analysant les rapports construits par les Kinois entre la mémoire, le temps, la mort et l'Apocalypse, ensuite la forme d'une rencontre avec les *shege, ie* avec les enfants-sorciers. Parmi les matériaux : des chansons, des conversations volées dans les taxis collectifs, des entretiens, des articles de journaux, des analyses d'œuvres picturales souvent dénichées dans les travaux innovants de B. Jewsiewicki. Enfin, aux extrémités du travail, une introduction et une conclusion, magistrales démonstrations de savoir faire contextualisateur et conceptualisateur tout à la fois.

- 5 Quels sont les intérêts de ce livre pour le géographe ? En faire la somme et le tour en est impossible, à l'image de Kin, cette ville qui paraît pousser à son paroxysme les paradoxes foisonnants des villes africaines contemporaines. J'en relèverai quelques uns sans épuiser la richesse de l'ouvrage.
- 6 Certitude de départ de ce travail : dans la ville africaine, juste à côté de l'arbre, la principale unité infrastructurelle ou le principal élément de construction, c'est le corps humain (p. 236). « C'est dans et à travers le corps et ses fonctions (se produisant et se reproduisant) que sont tracés les pratiques et les sens multiples interconnectés des divers espaces du contexte urbain... le corps est l'un des rares endroits... où les Kinois peuvent transcender les dures exigences de la vie... C'est le lieu où se croisent et fusionnent les géographies, les expériences et les imaginaires, personnels et collectifs. » La reconstruction de la cohérence urbaine n'est pas produite par son infrastructure matérielle. Dans une mesure beaucoup plus grande, elle se forme à travers... la collusion des corps et des esprits. « Les corps... forment le noyau d'une grande part des invisibles modalités de l'action urbaine ». « La rupture des tissus sociaux transfère de plus en plus sur le corps individuel la lourde tâche de servir de... dernier terrain de mémoire ». Or, « Le corps du sujet postcolonial semble lui-même être en crise ». Cette analyse donne donc sens aux mutilations, violences, tortures, à la sorcellerie, au cannibalisme rituel et à l'inceste qu'elle intègre dans une représentation finalement assez systémique de la postcolonie, représentation dont la cohérence réside dans l'omniprésence de ces niveaux d'invisibilité. « La médecine, ce puissant récit de modernité, a elle-même succombé à la crise... congolaise... Les gens ne vont plus à l'hôpital pour guérir, ils s'y rendent pour y mourir ». (p. 114) Ils sont donc coupés des textes médicaux comme potentiel à ordonner la mémoire, en l'incarnant physiquement. Ainsi, est-ce le corps lui-même qui devient lieu de souvenance et de production de la signification. Être en bonne santé, c'est être entier, intégré dans les trois domaines corporel, sociologique et cosmologique. (p. 118)
- 7 « C'est aussi par la théâtralisation accrue de la vie urbaine au sein [du bar et de l'église] que la fête et la folie, le plaisir et la psychose, le ludique et le léthal s'entrechoquent et s'ouvrent sur la dimension qui sous-tend toute la réalité du Kin actuel : la dimension de la mort... omniprésente dans la ville : sous la forme visible des *matanga*, veillées funèbres... ou sous une forme plus invisible, celle de la « deuxième ville », la ville-fantôme, le monde parallèle des forces nocturnes et maléfiques qui ne cesse de hanter les esprits et les vies de la plupart des Kinois » (p. 95). Aussi De Boeck désigne-t-il explicitement à l'africaniste ses terrains : le temple, le bar, la boîte de nuit, la rue, le cimetière (hétérotopie urbaine parce qu'il interconnecte tous les individus et les espaces de la ville). Ce faisant c'est à une déconstruction de la notion même de ville qu'il nous invite, et à travers lui les Congolais. La ville-jardin, la ville-forêt et la ville-village dérangent les catégories fixées depuis la colonisation. La ville déjà ruralisée physiquement devient dans l'imaginaire social un espace forestier peuplé de chasseurs, dont l'univers se retrouve au centre du paysage urbain. Le bar, un des lieux majeurs du paysage urbain, se redéfinit souvent comme un village dont le décor est métonymique du monde rural. Il est un de ces lieux qui permettent à la ville d'exhiber son caractère urbain et moderne et dans lesquels les riches chasseurs traquent et capturent par leur consommation ostentatoire de bière, de femmes et de poulets leur interprétation de la belle vie moderne (p. 42). « De la même manière la ville-forêt est devenu le site de la version féminine du chasseur : la cueilleuse ».

- 8 Cependant, au final, rejetant l'absurde violence d'un pessimisme éternel, De Boeck conclut à l'existence d'hétérotopies, au premier rang desquelles le Verbe, capables de contrer avec succès la fragmentation insensée de la ville. Conclusion paradoxale au terme d'une observation si sombre. Aussi sourira-t-on peut-être de cette confiance quasi évangélique accordée au Verbe pour alléger le poids des maux, la violence de la crise urbaine et surtout de la confusion entre vie et mort, en restaurant l'ordre du discours. Mais peut-être s'agit-il du baume nécessaire à un chercheur empathique avec son terrain. Sans doute la critique est-elle facile à qui n'a de Kin que précisément une connaissance livresque.
-

AUTEUR

BERNARD CALAS

Professeur de géographie, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3,
fracasses(at)wanadoo[point]fr